This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

THÉATRE. - NOUVELLE SÉRIE. — N° 74 — 22 JUILLET 1922

LA PETITE ILLUSTRATION

Revue hebdomadaire publiant des romans inédits et les pièces nouvelles jouées dans les théâtres de Paris.

Copyright by Jean-Jacques Bernard, 1922.
Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et de représentation réservés pour tous pays

Aucun numéro de La Petite Illustration *ne doit être vendu sans le numéro de* L'Illustration *portant la même date.*

ABONNEMENT ANNUEL

L'Illustration et *La Petite Illustration* réunies : France et Colonies, 100 francs ; Étranger, 140 francs.

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS (9e)

Digitized by Google

Martine. Julien. Jeanne. Mme Mervan.

Chez Mme Mervan : l'arrivée de Jeanne (DEUXIÈME TABLEAU, page 9).

Martine, au théâtre des Mathurins.

Les commentateurs de notre littérature dramatique pourront constater, en feuilletant cette collection, les effets du travail de renouvellement que subit le théâtre contemporain.

Voici, se succédant depuis deux mois en tête de nos suppléments — avec une seule interruption pour MM. Donnay et Rivoire — les noms de MM. André Salmon et René Saunier, René Benjamin, Jehan Bouvelet et Bradby, Jean-Jacques Bernard. Mais, exception faite pour MM. Bouvelet et Bradby à qui leur grand aîné, M. Henry Bernstein, entr'ouvrit les portes du Gymnase, les autres furent joués par le Théâtre des Arts, par le Vieux-Colombier, par les Compagnons de la Chimère. Et, certes, on ne peut prétendre que le Vieux-Colombier et le Théâtre des Arts ne sont pas des théâtres réguliers et bien classés ; mais enfin ce ne sont pas de ces grands établissements qui, d'emblée, mettent un auteur en contact avec la foule. Malheureusement, les directeurs qui ont la responsabilité de ces entreprises à vastes capitaux, surexcités par le désir et, parfois, le besoin de recettes importantes et trop immédiates, n'ont pas encore eu, tous, le loisir de s'apercevoir que le public, depuis la guerre, n'avait plus, autant qu'autrefois, le respect des noms consacrés et des situations acquises. Le public veut des œuvres intéressantes, qu'elles relèvent du genre comique ou dramatique, ou qu'elles relèvent des deux à la fois, ou qu'elles ne relèvent plus particulièrement ni de l'un ni de l'autre, pourvu qu'elles aient en elles un ferment de vie et qu'elles soient simplement mais convenablement présentées et jouées par un ensemble de bons artistes. Il ne s'avise qu'en dernier lieu du nom de l'auteur et fronde volontiers les vedettes.

Et voilà le malentendu, voilà l'une des nombreuses raisons de la crise dont souffre notre production dramatique. La plupart des directeurs de grands théâtres continuent à n'attribuer qu'à la signature l'importance majeure d'une œuvre. Ils ne peuvent se résigner au déclin des vieilles gloires ; ils ne voient pas des réputations s'éclipser, ni de nouveaux soleils poindre à l'horizon. Leurs insuccès ne leur apprennent rien.

Et les auteurs nouveaux qui ne font point de théâtre pour « faire du théâtre », mais pour exprimer par cet art, le plus complet des arts, quelques sentiments personnels ou quelques idées générales, doivent s'associer avec des troupes de jeunes interprètes impatients de se produire, et qui trouvent, eux aussi, les grandes portes fermées.

L'une des plus intéressantes, sinon la plus intéressante de ces jeunes associations, est celle de la Chimère, fondée sur l'initiative de M. Gaston Baty et dirigée par lui. M. Gaston Baty, dès ses premières démonstrations, s'est révélé comme un maître de la mise en scène. Il veut que tout : le verbe et la musique, le décor et la lumière, les costumes et les attitudes concourent simultanément et dans des proportions relatives, selon le caractère et le style de l'œuvre, à son expression suprême. Ses théories, d'ailleurs, s'assouplissent en présence des difficultés de la réalisation et s'adaptent à ses nécessités. Il est à la fois hardi, méticuleux, très précis et très artiste. Ce groupement de la Chimère a ceci de particulier qu'il ne convie pas seulement quelques privilégiés à ses spectacles, mais qu'il en donne pour le public une série de représentations. Ainsi *Martine*, avec une petite pièce curieuse de M. Jean-Victor Pellerin, *Intimité*, et, en alternance avec un autre spectacle composé de *Césaire*, de M. Jean Schlumberger, et de *la Farce de Popa Gheorghé*, de M. Adolphe Orna, a-t-elle pu fournir, au printemps dernier, une carrière assez jolie pour faire augurer d'une très brillante saison d'automne.

***

Les premières conversations de l'auteur de *La Maison épargnée* et de *Le Feu qui reprend mal* avec le directeur de la Chimère, tout en leur révélant les ressemblances et les divergences de leurs goûts leur donnèrent la joie de s'accorder complètement sur un point fondamental : la valeur du silence.

Pour M. Jean-Jacques Bernard, le théâtre est avant tout l'art de l'inexprimé et il a pris soin de développer lui-même cet axiome en ces termes :

« C'est moins par les répliques mêmes que par le choc des répliques

Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.

Digitized by Google

JEAN-JACQUES BERNARD

MARTINE

PIÈCE EN CINQ TABLEAUX

Martine a été représentée pour la première fois, le 9 mai 1922,
sur la scène des Mathurins,
par les Compagnons de la Chimère.

Copyright by Jean-Jacques Bernard, 1922.
Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et de représentation réservés pour tous pays.

Digitized by Google

DISTRIBUTION

Julien	MM. JEAN CAUDRAY.
Alfred	MARCEL DELAITRE.
Martine	Mmes MARGUERITE JAMOIS.
Jeanne	SUZANNE CARVALHO.
Madame Mervan.....	CHARLOTTE CLASIS.

Mise en scène de M. Gaston BATY.

Digitized by Google

MARTINE

PREMIER TABLEAU

Une route noyée de soleil, en juillet, à midi. Vers la droite, un talus qu'ombrage un petit pommier.

Au lever du rideau, la scène (réduite au proscenium) reste vide un instant. A gauche, en costume clair, paraît une jeune paysanne qui porte deux paniers. Elle les pose, soupire, s'essuie le front et aperçoit l'ombre du pommier. Elle tend les mains avec joie, reprend ses paniers et se précipite vers le talus où elle se laisse tomber. Ses bras, ses jambes s'allongent à droite et à gauche, n'importe comment. Sa tête, renversée en arrière, semble aspirer avec ivresse la fraîcheur de l'ombre. Elle reste quelques instants ainsi. Mais bientôt elle regarde vers la gauche avec attention et, tout à coup, elle s'assied et, à moitié soulevée sur ses deux poings, elle murmure :

LA JEUNE FILLE. — Qui est-ce ? (Après quelques secondes.) C'est un homme. (Vivement elle baisse sa jupe, relève ses cheveux, en tapote les extrémités sur les tempes, défripe son corsage, remet ses paniers droits.) Un jeune homme... (Elle regarde silencieusement.) Qui est-ce qui peut bien venir de Bateux à cette heure-ci ? (Elle regarde plus fixement.) Comme il a chaud !... (Elle paraît de plus en plus intriguée.) Mais où est-ce que j'ai vu une tête comme ça ?... (Nouveau silence et, brusquement, elle détourne la tête.) Le voilà !

Elle regarde le bout de ses pieds, arrache un brin d'herbe et le mordille d'un air indifférent. Un jeune homme paraît à gauche et s'arrête. Il a un veston clair, un chapeau de paille, un petit sac à la main et une canne.

LE JEUNE HOMME. — Grandchin, mademoiselle, c'est encore loin ?

LA JEUNE FILLE, après l'avoir regardé. — Oh ! non, trois, quatre cents mètres à peine. Vous ne voyez pas le village d'ici. Mais, tout juste passé le tournant, vous y serez...

LE JEUNE HOMME. — Eh ! bien, je ne crois pas que je vais le voir tout de suite, le village de Grandchin. N'y aurait-il plus que vingt mètres à faire, rien ne m'empêchera de me reposer un peu avant de continuer ma route... (Après une hésitation.) Est-ce qu'il y a un tout petit coin pour moi sous cet arbre ?

LA JEUNE FILLE. — Mais oui, monsieur.

Elle se recule légèrement pour lui faire place. Il s'assied en soupirant. Elle sourit.

LE JEUNE HOMME. — Je n'ai jamais eu aussi chaud de ma vie.

LA JEUNE FILLE. — Sur cette route en plein soleil, ce n'est pas étonnant.

LE JEUNE HOMME. — Pourtant je devrais être habitué. J'arrive d'un pays où le soleil est encore plus brûlant qu'ici. Un pays très loin... Vous souriez en regardant ma petite valise et mon canotier. Mais je vous dirai tout de suite que je n'arrive pas de là-bas dans cette tenue. Aujourd'hui je viens de Paris, et, pour faire une heure de chemin de fer, je n'ai pas éprouvé le besoin de me mettre en costume de voyage. Ça ne m'a pas empêché d'attraper chaud, vous voyez. Pas une voiture à la gare de Bateux, ni aux environs, quand je suis arrivé. Je le retiens, votre pays !

LA JEUNE FILLE. — Dame ! à cette heure-ci, quand on ne prévient pas d'avance...

LE JEUNE HOMME. — J'ai laissé mes bagages là-bas.

LA JEUNE FILLE, surprise. — Vous avez des bagages ?

LE JEUNE HOMME. — Il va falloir que je m'appuie encore cette route pour aller les chercher.

LA JEUNE FILLE. — Mon père va à Bateux demain matin avec sa carriole. Il pourra vous les ramener.

LE JEUNE HOMME. — Voilà une chic idée. (Il la regarde et machinalement remet un peu d'ordre dans ses vêtements.) Je vois que vous êtes de Grandchin. C'est assez sympathique... Comment vous appelez-vous ?

LA JEUNE FILLE. — Martine... Martine Gévin...

LE JEUNE HOMME, sur des tons différents. — Martine... Martine... Martine... Martine... C'est frais... Ça sent bon... Moi, je ne m'appelle que Julien.

MARTINE. — Julien... (Naïvement.) Il me semble que je connais ça...

JULIEN, souriant. — C'est un nom assez répandu... Là-bas, à mon régiment — parce qu'il faut vous dire qu'il y a trois semaines encore j'étais soldat ; je viens d'être démobilisé — il y avait une bonne demi-douzaine de Juliens, et autant de Jules, et même un Julot... Martine... Martine... C'est beaucoup mieux, vous savez... Et d'où venez-vous comme ça ?

MARTINE. — De Bateux... J'y vais tous les deux.

Digitized by Google

trois matins pour des courses, tant pour nous que pour l'un ou l'autre.

JULIEN. — Mais alors nous suivons le même chemin...

MARTINE. — Oui...

JULIEN. — Je regrette moins la voiture... (Il la regarde.) Mon Dieu! comme vous êtes blonde...

MARTINE. — Vous trouvez...

JULIEN. — Si je trouve?... Je ne pensais pas qu'on pouvait être aussi blond... C'est avec une touffe de ces épis que vous vous êtes fait ces cheveux-là? (Martine sourit et baisse les yeux.) Depuis que je les regarde, il me semble que je n'ai plus chaud du tout. (Du bout du doigt, avec précaution, il caresse l'extrémité d'une mèche. Martine paraît troublée. Elle baisse la tête de plus en plus. A son tour il semble un peu gêné et s'écarte légèrement.) Qu'est-ce que vous avez dans ces paniers?

MARTINE, ouvrant un panier. — Oh! pas grand'chose de bien intéressant. Voyez : des œufs...

JULIEN. — On n'en trouve donc pas à Grandchin?

MARTINE. — Pas toujours assez pour tout le monde. Nous, bien sûr qu'on n'en manque jamais, vu qu'on a des poules. Ceux-là, ce n'est pas pour nous. C'est une commission. Et le beurre aussi.

JULIEN. — Vous savez faire le beurre, naturellement.

MARTINE. — C'est ma mère qui le fait. Pas moi. Mais je sais.

JULIEN. — Vous m'apprendrez.

MARTINE. — Vous voulez apprendre à faire du beurre? Pourquoi?

JULIEN. — Ce n'est pas pour le beurre, c'est pour apprendre avec vous.

MARTINE. — Je vous apprendrai si ma mère veut.

JULIEN. — Soyez tranquille, je ne vous compromettrai pas aux yeux de votre mère. Et si vous me connaissiez...

MARTINE. — Oh! ce n'est pas pour moi que ma mère aura peur. C'est pour le lait que vous gâcherez.

JULIEN. — Ah! je comprends... Mais, dites-moi, que faites-vous chez vos parents? Vous devez avoir bien du travail du matin au soir... Oui?... Non?...

MARTINE. — Oh! si, il y a beaucoup de travail à la maison, rien que pour le ménage et soigner les bêtes et le potager. Et encore, pour ça, ma petite sœur Nicole, qui a treize ans, m'aide bien. Je travaille aussi aux champs, bien sûr. Vous savez qu'à la campagne il y a toujours à faire. Depuis qu'on a fini de rentrer les foins, on s'est mis à l'arrachage des pommes de terre. Les petites pommes seulement, car les autres, les grosses pommes d'hiver, c'est pour plus tard. Ça va nous mener jusqu'à la moisson. Et je ne parle pas de mes courses à Bateux, que vous savez déjà.

JULIEN. — C'est peut-être le plus dur, les courses à Bateux, par ce temps.

MARTINE. — Il ne fait pas toujours si chaud. D'ailleurs, il n'y a que le retour. Car je pars de bien bonne heure; à peine que six heures sonnent.

JULIEN. — Mais vous devez avoir une faim terrible, ma pauvre Martine...

MARTINE. — Oh! je mange toujours un morceau à Bateux pour mieux attendre. Et je ne rentre jamais si tard. Aujourd'hui j'ai eu plus à faire et le soleil aussi m'a retardée.

JULIEN. — Je me demande vraiment ce que nous serions devenus, vous et moi, sans ce pommier... (Il la regarde.) Laissez-moi arranger un peu cette mèche... On dirait vraiment qu'il n'existe plus rien en dehors de cette ombre.

MARTINE. — Oui...

JULIEN. — Il fait si accablant « dehors »... Voyez! personne jusqu'à l'horizon. Tous les hommes se sont cachés pour se nourrir... (Il se rapproche.) Nous nous sommes cachés aussi, nous... sous le pommier...

Il lui prend la main et ils restent ainsi un moment, silencieux, tout près l'un de l'autre.

MARTINE, gênée. — Vous ne voulez pas... vous ne voulez pas...

JULIEN. — Quoi?

MARTINE. — Vous ne voulez pas... voir ce que j'ai encore... dans les paniers?

JULIEN. — Si, montrez-moi ce que vous avez encore dans les paniers.

MARTINE. — Tenez... tenez... du fil...

JULIEN. — Oh!... Jamais je n'ai vu de plus beau fil...

MARTINE. — C'est pour une voisine.

JULIEN. — C'est déjà moins bien.

MARTINE. — On ne trouve pas tout ce qu'il faut à Grandchin. Il y a bien une mercière. Mais justement ce n'est jamais ce qu'on voudrait qu'elle a. Heureusement, il y a Bateux.

JULIEN. — Grandchin, ce n'est certainement pas un pays comme les autres. Je m'en doutais déjà un peu... Est-ce que je m'en doutais? En tout cas, j'en suis sûr depuis que je vous connais. Rien que de vous regarder me prouve que Grandchin c'est quelque chose d'un peu féerique. C'est un monde à part. C'est la lune.

MARTINE. — Non, ce n'est pas la lune.

JULIEN. — Je ne vous crois pas... Mais nous n'avons pas fini de vider vos paniers.

MARTINE. — Oh! il n'y a pas grand'chose de beau dans celui-là... Dans l'autre, c'est mieux, vous allez voir. (Elle ouvre le second panier.) Comme j'avais la place, j'ai pris des genêts sur la route pour une dame qui les aime bien.

JULIEN. — Des genêts... (Il plonge ses mains dans le panier et sort des genêts par touffes.) Mais c'est votre parure que vous avez cueillie, Martine... Ah! laissez-moi faire. (Il dénoue ses cheveux. Elle ne résiste pas. Les cheveux tombent sur les épaules et la poitrine. Tout en parlant, Julien lui remplit les bras de genêts.) Martine, Martine, voyez ce mélange. On ne sait plus où les cheveux finissent, ni où les fleurs commencent. Est-ce que ce n'est pas toute la jeunesse et tout le printemps réunis? Et, au milieu, votre sourire... (Elle est face au public, radieuse, les bras pleins des fleurs mêlées à ses boucles blondes. Il s'écarte pour mieux la voir. Il joint les mains.) Quelle apparition! C'est une fée que j'ai rencontrée sur ma route! Promettez-moi que nous reviendrons ici en pèlerinage et que nous adorerons ce petit pommier.

MARTINE. — C'est comme vous voudrez.

JULIEN, d'une voix changée. — Fée Martine... (Il met sa main sur la sienne. Elle tremble un peu et quelques fleurs tombent. Ils restent ainsi longuement... Et soudain elle pousse un cri.) Qu'est-ce que vous avez?

MARTINE, qui regarde vers la droite. — Voici un homme qui arrive de Grandchin.

JULIEN. — Il nous a vus?

MARTINE. — Non, non, il vient seulement de passer le tournant. Mais il vient par ici.

JULIEN. — Et après?

Digitized by Google

MARTINE. — Mais je le connais... mais je le connais...

JULIEN. — Ne vous frappez pas. Relevez vos cheveux et rentrez tranquillement ces fleurs. Et ne vous occupez pas de moi.

MARTINE, qui a relevé précipitamment ses cheveux et range nerveusement ses genêts dans le panier. — Je le connais, vous savez, je le connais...

JULIEN, remettant son chapeau et prenant sa canne et sa valise. — N'ayez pas peur... Il ne regarde pas de notre côté. Le soleil est trop aveuglant. Il regarde ses pieds... Restez assise là. Nous ne nous connaissons plus. (Il fait quelques pas en arrière vers la gauche.) Moi, j'arrive et je vais tranquillement lui demander mon chemin. (Il marche lentement vers la droite. Arrive un paysan d'une trentaine d'années. Julien s'arrête.) Pardon, monsieur, Grandchin, c'est bien tout droit?

L'HOMME, s'arrêtant. — Tout droit. (Apercevant Martine.) Mais v'là une jeune fille qu'aurait pu vous renseigner.

JULIEN. — Tiens! mademoiselle, je ne vous avais pas vue... Je suis bien sur la route de Grandchin?

MARTINE. — Oui, monsieur...

L'HOMME. — Qué que tu faisais là, Martine?

MARTINE. — Tu vois, Alfred, je rentre de Bateux. Et j'ai eu chaud.

ALFRED. — M'étonne pas... Tu ne veux pas y retourner avec moi?

MARTINE. — Il y a du travail à la maison.

ALFRED, à Julien. — Alors, monsieur, comme ça, vous allez à Grandchin?

JULIEN. — Comme vous voyez...

ALFRED. — Est-ce que ce serait que vous venez pour habiter? Je vois votre valise.

JULIEN. — En effet. Je vais chez ma grand'mère, madame Mervan.

MARTINE, stupéfaite. — Vous êtes...

ALFRED. — Ah! vous êtes le petit-fils de madame Mervan. Mais alors je vous connais bien. C'est vous qu'étiez soldat en Syrie?

JULIEN. — J'étais encore là-bas il y a trois semaines.

ALFRED. — Je sais, je sais. Eh bien, Martine habite justement tout contre chez votre grand'mère. Tu vas pouvoir conduire monsieur Mervan, Martine... C'est votre grand'mère qui va être contente de vous voir...

JULIEN. — Ce sera un peu une surprise pour elle, car je ne lui avais pas dit le jour de mon arrivée.

ALFRED. — Oh! mais elle vous attend... Pas, Martine?

MARTINE, sans souffle. — ... Oui...

ALFRED. — Même que j'ai aidé à monter des meubles dans votre chambre; ainsi voyez... Allons! monsieur Mervan, je ne veux pas vous retarder...

JULIEN, cordial. — On se reverra...

ALFRED. — Oh! tous les jours, là ou là. Grandchin n'est pas bien grand. (Julien lui tend la main.) Merci, monsieur Mervan.

JULIEN. — Alors, c'est mademoiselle qui me conduit?

ALFRED. — J'irai te voir chez vous, ce soir, Martine.

MARTINE. — Non.

ALFRED. — Pourquoi que tu dis non?

MARTINE. — Parce que non...

ALFRED. — On verra.

Il s'éloigne.

JULIEN. — ... Et voilà.

MARTINE. — Vous êtes le petit-fils de madame Mervan?

JULIEN. — Mais, dites donc, vous n'avez pas l'air de lui déplaire, à ce gars. Comment s'appelle-t-il? Alfred... D'ailleurs, avec des yeux comme les vôtres...

MARTINE. — Vous êtes le petit-fils de madame Mervan?

JULIEN. — Mais oui... J'aurais pu vous le dire plus tôt. Je n'ai pas pensé.

MARTINE. — Je comprends pourquoi votre nom me disait quelque chose. Votre grand'mère m'avait souvent parlé de vous : son petit-fils qui était à l'armée d'Orient. Et je me demandais où j'avais déjà vu une tête comme la vôtre.

JULIEN. — Eh bien, oui ! C'est la tête de ma grand'mère. Il paraît que je lui ressemble, en plus jeune, bien sûr. J'ai même sa voix, moins fatiguée, sans doute. Mais enfin c'est toujours de la famille.

MARTINE. — Alors vous êtes le petit-fils de madame Mervan?

JULIEN. — Vous n'avez pas l'air de vous faire à cette idée. Comment vous imaginiez-vous donc que j'étais?

MARTINE. — Je ne sais pas... Mais de savoir que vous êtes un soldat qui revient, comme tous les pauvres soldats qui sont revenus, et de vous voir comme ça, si simple, sur la route, à pied...

JULIEN, souriant. — De nos jours il n'y a plus de carrosses... Heureusement, car je ne me serais pas arrêté près de vous!... (Un silence. Martine baisse la tête. Les yeux de Julien s'attardent sur la gorge, sur les bras nus.) ... Alors, Martine, vous habitez à côté de chez ma grand'mère...

MARTINE. — La maison juste avant. Il y a la porte de notre cour, et puis on monte et c'est la porte de votre jardin.

JULIEN. — Je me rappelle cela très vaguement. Car je suis venu une fois. Oh ! vous deviez être bien jeune. Il y a quinze ans. Mon grand-père venait d'acheter la maison. Mes parents s'y sont déplu et n'ont pas voulu y revenir. J'ai perdu mes parents pendant la guerre... Mais tout cela, vous devez le savoir...

MARTINE, la tête basse. — Oui...

JULIEN. — Je n'ai plus que ma grand'mère. Je resterai tout à fait avec elle si mon travail me le permet. J'écris dans les journaux, vous le savez. Grandchin n'est pas loin de Paris, mais j'hésite beaucoup; du moins, j'hésitais. Car, aujourd'hui, je crois que je vais rester. (Il la regarde.) Oui, je crois que je vais rester...

MARTINE, avec effort. — Votre grand'mère... va être... bien heureuse... Vous savez... elle vous attendait... Elle a tout... préparé...

JULIEN — Je n'en doute pas. C'est la meilleure des femmes.

MARTINE. — Elle a même invité... pour venir en août... votre... votre fiancée...

JULIEN. — Qu'est-ce que vous dites?... Ma fiancée?... Qui ça?...

MARTINE. — Mais vous savez bien... mademoiselle Chailland...

JULIEN. — Jeanne Chailland... Mais nous ne sommes pas fiancés... Une vague promesse d'avant la guerre, et c'est tout... Pensez, il y a plus de trois ans que je ne l'ai vue... depuis mon départ pour l'Orient.

Digitized by Google

Mais voilà ! les familles sont toujours trop pressées... D'abord je la croyais en Bretagne...

MARTINE. — Elle a accepté de venir le mois prochain avec sa mère.

JULIEN, après un instant de réflexion. — ... Grand'mère n'a pas fait cela dans une mauvaise intention, certes... Mais elle aurait dû m'en parler avant. Voyez-vous, cette bonne grand'mère, malgré sa tendresse, ne sait pas toujours faire ce qui pourrait m'être agréable. Tenez, quand elle m'écrivait, de quoi pensez-vous qu'elle me parlait pendant des pages ? Des petites histoires de sa cuisine et de son jardin... Mais des jolies choses qui l'entouraient, il n'était pas question...

MARTINE, naïvement. — Quelles jolies choses ?

JULIEN. — Mais... (Il la regarde, un peu hésitant, et brusquement.) Grand'mère ne me parlait jamais de Martine Gévin. C'est drôle, vous avouerez !

MARTINE. — Elle ne devait pas y penser... A moi, elle me parlait de vous.

JULIEN. — Vous la voyez souvent ?

MARTINE. — Presque tous les jours. Et tenez, je vais vous dire : les genêts que je rapporte, c'est pour elle, et les œufs aussi.

JULIEN. — Par exemple ! Vous avez dans votre panier mon omelette de ce soir !

MARTINE. — Oui...

JULIEN. — Mais je vous invite à la partager.

MARTINE, ahurie. — Vous...

JULIEN, qui ne se rend pas compte. — Cette bonne grand'mère, tout de même, je serai bien content de la revoir. (Il reste un moment rêveur.) ... Voyez, nos ombres se sont allongées sur la route. Midi s'éloigne et le pommier nous est déjà moins nécessaire. (Il rêve.) Dites-moi, grand'mère doit tout vous raconter ?

MARTINE, embarrassée. — Je... Madame Mervan est bien bonne pour les jeunes gens.

JULIEN, rêveur. — Je me demande si je vais reconnaître la maison. Je ne pourrais seulement pas vous dire si elle est couverte de tuiles ou d'ardoises.

MARTINE. — De tuiles...

JULIEN. — De tuiles... (Après un silence.) Vous entrerez d'abord, Martine, et vous préparerez grand'mère.

MARTINE. — Oh ! quand je lui dirai qu'il y a quelqu'un, elle saura bien que c'est vous.

JULIEN. — Allons, du courage, en route ! Tout cela s'annonce bien et j'aime déjà Grandchin. Donnez-moi les paniers...

MARTINE. — Mais non, mais non... Et votre sac ?

JULIEN. — Laissez donc. Au moins un. Passez-moi les œufs et gardez les genêts. Mais si ! Avec les deux paniers, comment feriez-vous pour me donner le bras ?...

MARTINE. — Mais...

JULIEN. — Voyons ! J'arrive d'Orient et j'ai besoin de soutien, moi. Regardez, je suis un pauvre soldat qui revient malade !...

Il rit, se courbe et se met à clopiner.

MARTINE, soudain décidée et riant. — Eh bien, oui, tenez ! Je vais vous donner le bras.

Ils arrangent comme ils peuvent les deux paniers, la valise et la canne, et s'en vont bras-dessus bras-dessous.

JULIEN. — Voyez, c'est parfait ! En route vers Grandchin, Martine... comme deux amoureux. (Martine s'arrête brusquement.) Eh bien ! qu'est-ce que vous avez ?... Allons !

RIDEAU

Digitized by Google

DEUXIÈME TABLEAU

Quinze jours après. Chez Mme Mervan, à Grandchin. Intérieur de campagne simple et familial. Porte à gauche. Au fond, large fenêtre et porte donnant sur un perron. A droite, cheminée et porte.

Au lever du rideau, Mme Mervan assise dans son fauteuil, devant la fenêtre ouverte, les lunettes sur le nez, travaille. C'est une femme de soixante-dix ans. Julien est debout près d'elle.

Mme MERVAN. — Tu ne t'assieds pas?...

JULIEN. — Si, grand'mère...

Il s'assied, mais se relève presque aussitôt.

Mme MERVAN. — Tu ne tiens pas en place. Impatience! Je comprends cela.

JULIEN. — Impatience de quoi?

Mme MERVAN. — Mais l'arrivée prochaine de Jeanne.

JULIEN, se rasseyant. — Grand'mère, depuis quinze jours que je suis à Grandchin, est-ce que tu ne m'as pas vu souvent aussi agité? C'est la joie, c'est l'immense joie d'être libre, d'être en France, d'être ici, près de toi...

Mme MERVAN. — Oh! moi...

JULIEN. — Si, si, grand'mère, tu fais partie de ma joie. Je ne suis pas toujours avec toi aussi expansif que je le voudrais. C'est ma nature. Ce qui fait le fond de ma vie, je l'aime sans manifester et, à côté de cela, je m'extasierai sur une fleur passagère.

Mme MERVAN, comme à elle-même. — Pauvre Martine!

JULIEN. — Qu'est-ce que tu dis, grand'mère?

Mme MERVAN. — Je pense que Jeanne sera ici tout à l'heure.

JULIEN. — Je ne crois pas. Si vraiment Jeanne et sa mère sont arrivées hier soir de Dinard, elles passeront à Paris toute la journée d'aujourd'hui.

Mme MERVAN. — Paris est si près! Et le père de Jeanne a loué une auto pour l'été.

JULIEN. — Bon! Et puis? Jeanne va passer quelques jours à Grandchin avec sa mère. Je t'assure que je saurai être aimable. Mais ne cherchez pas à découvrir entre nous autre chose qu'une bonne amitié. C'est un sentiment charmant que les familles rendent généralement impossible. Aussi je te supplie de ne pas parler de ce genre de choses devant Jeanne, qui est tout à fait de mon avis.

Mme MERVAN. — Crois-tu?

JULIEN. — J'ai beaucoup d'estime pour elle, et voilà!

Mme MERVAN. — Pauvre Jeanne!

JULIEN. — Oui, pauvre Jeanne, si elle venait ici dans d'autres sentiments. Mais cela n'est pas... Avant de nous séparer, nous nous sommes promis de ne pas oublier, de rester toujours bons amis... C'est tout.

Mme MERVAN, après une hésitation. — ... Mais alors... mon garçon, tu ne vas pas te marier?

JULIEN. — Nous en reparlerons. Laisse-moi profiter un peu de la vie.

Mme MERVAN. — Jeanne Chailland est un très beau parti.

JULIEN. — Oh! je t'en prie...

Mme MERVAN. — Avec ta nature impulsive, j'ai tellement peur que...

JULIEN. — Que?...

Mme MERVAN. — ... Les filles de Grandchin sont belles...

JULIEN. — Et Martine Gévin est la plus belle, n'est-ce pas? Quoi! parce que je t'ai demandé trois fois de l'inviter à dîner et parce que j'ai fait quelques promenades avec elle...

Mme MERVAN. — Beaucoup... tous les jours... et le soir souvent...

JULIEN. — Ah! Jeanne, Jeanne, vous n'imaginez pas ce que la crainte du qu'en-dira-t-on vous a fait de bien dans l'esprit de ma grand'mère...

Mme MERVAN. — Ce n'est pas à Jeanne que je pense, mais à cette petite Martine. Que veux-tu d'elle?

JULIEN. — Ah! grand'mère! le sais-je ce que je veux?... Des projets?... J'en ai trop fait quand je ne pouvais pas les réaliser. Aujourd'hui je me laisse vivre.

Mme MERVAN. — Julien, je suis liée avec les parents de cette petite. Les Gévin sont de braves gens. Qu'arriverait-il si...

JULIEN. — Grand'mère... que te dire?... Ne me connais-tu pas?... Ne m'avez-vous pas légué un fonds d'honnêteté... qui m'a déjà privé de bien des joies, hélas!...

Mme MERVAN. — ... Mais alors?...

JULIEN. — N'es-tu pas rassurée? C'est un aveu assez humiliant... J'espère bien que tu n'iras pas le répéter dans le village.

Mme MERVAN. — Tu en as de bonnes!

JULIEN. — C'est une jolie histoire, qui pourrait être plus jolie... ou moins jolie... C'est la même chose... A quoi travailles-tu là?

Mme MERVAN. — Toujours le même ouvrage...

JULIEN. — C'est très bien! Tu ne veux pas m'apprendre?

Mme MERVAN. — Je crois que je perdrais mon temps.

JULIEN. — Les travaux manuels ne m'effrayent pas. Si tu m'avais vu faucher l'autre jour!

Mme MERVAN. — Ça ne se compare pas. D'ailleurs, tu étais dans un bel état! Il a fallu te monter trois bassines d'eau.

JULIEN. — Oui, ça donne chaud. Mais je m'en suis bien tiré. Les Gévin étaient ébahis. Et quelle ivresse! Quand on va les uns derrière les autres en fauchant, sans parler, on fait partie du sol...

Mme MERVAN. — Je me tue à répéter aux Gévin qu'ils devraient acheter une faucheuse mécanique.

JULIEN. — Evidemment, c'est une autre impression.

Mme MERVAN. — Et c'est Martine qui t'a appris?

JULIEN. — Oui... Tu ne travailles plus?

Mme MERVAN. — Il faut que j'aille à la cuisine. J'ai besoin de voir ce que fait la bonne.

JULIEN. — Pourquoi?

Mme MERVAN, se levant. — Ne te plains pas que

Digitized by Google

je mette la main à la pâte... car si tu n'avais que la cuisine de Simone... Tu ne sors pas?

JULIEN. — Je ne sais pas... Non...

Mme MERVAN. — Quand tu es arrivé à Grandchin, ta meilleure joie était d'aller te promener...

JULIEN, allant vers la fenêtre. — ... Oui... le premier contact avec cette nature calme...

Mme MERVAN. — Comme tu voudras, mon petit...

Elle sort par la droite.

JULIEN, après avoir rêvé un instant à la fenêtre, se retourne et regarde le milieu de la pièce. — ... Jeanne... (Il regarde de nouveau dehors.) Est-ce qu'elle sentira cela?... (Il rêve un long moment et, soudain, regarde plus fixement.) ... Mais c'est... mais oui, c'est Martine. (Il se penche par la fenêtre.) Eh! Martine... Eh!... vous ne montez pas!... Elle rougit... elle monte... (Très agité il court vers la porte du fond.) Elle monte... (Il ouvre la porte. Martine paraît, souriante et gênée. Il lui prend la main, referme derrière elle et l'attire à l'avant-scène.) Venez, Martine... Eclairez cette pièce, où il faisait sombre avant votre arrivée... Où alliez-vous comme ça?

MARTINE. — J'étais payer un coq à la ferme du moulin de Rampré. Et, en revenant, je voulais passer voir si la vache à Benoît avait vêlé. Mais je suis rentrée droit, parce que je ne pouvais pas marcher vite, rapport à la blessure que je m'ai faite à la cheville en tombant avant-hier...

JULIEN. — Une blessure?... Montrez-moi cette cheville.

MARTINE. — Vous voulez que je vous montre...

JULIEN. — Je connais un moyen de vous guérir.

MARTINE, s'asseyant. — Ce n'est pas bien grave. C'est quand je marche vite seulement... (Reculant sa jambe.) Qu'est-ce que vous allez me faire?

JULIEN, sur un genou. — Je vais embrasser votre cheville. (Il lui prend la jambe et reste un instant perplexe.) Non, Martine, pas comme ça... Il faut enlever votre bas...

MARTINE, se levant avec effroi. — Enlever mon bas ici!...

JULIEN. — Ces murs seraient honorés... Mais je ne veux pas vous causer la moindre peine... Vous viendrez ce soir, les jambes nues, près du vieux pont, et c'est là que je vous guérirai... Entendu?

MARTINE. — C'est comme vous voudrez.

JULIEN. — Il y aura clair de lune; la soirée sera exquise. Comme avant-hier, vous vous rappelez? Nous nous asseoirons sur le parapet du vieux pont, en tournant le dos au chemin. Nos jambes pendront vers l'eau. C'est un petit ruisseau très limpide. Nous nous y verrons à côté d'un grand arbre sombre; et, au-dessous, la lune!

MARTINE. — Elle ne sera pas levée.

JULIEN. — Allons! bon! la lune ne sera pas levée...

MARTINE. — Il faut attendre un mois pour la revoir comme l'autre soir, à l'heure que vous dites. Et encore, s'il fait beau...

JULIEN. — Mais je n'ai pas besoin d'attendre. Je vois tout cela en ce moment. Pas vous?

MARTINE, incrédule. — Où?

JULIEN, touchant son front. — Là... (Martine se met à rire sans comprendre. Julien s'écarte avec un malaise.) C'est vrai... Ce n'est peut-être pas très clair... (Il fait un effort et se rapproche.) Je vais vous expliquer, Martine... Quand un décor m'a frappé, il reste gravé en moi. Quand j'y pense, c'est comme si je le voyais...

MARTINE. — Mais moi aussi... Par exemple, quand je vous ai vu arriver sur la route, il y a quinze jours, sous le pommier... Je n'oublierai jamais ça...

JULIEN. — Nous ne l'oublierons jamais... Il n'y a pas de meilleur lien que le souvenir... Oui, comme il était grand, ce tout petit pommier... Un autre beau souvenir, c'est la moisson. Je vous reverrai toujours arrêtée sur un tertre, debout, la faux sur l'épaule, dans le ciel bleu... (Elle le regarde un peu interloquée. Il se tourne vers la fenêtre. Elle ne le quitte pas des yeux. Il reste ainsi un long moment et puis il finit par murmurer:)

Je tiendrai la faucille ou la faux recourbée
Et devant mes pas l'herbe ou la moisson tombée
Viendra remplir ta grange en la belle saison...

MARTINE, après un silence. — Qu'est-ce que vous dites?

JULIEN. — Des vers...

MARTINE. — Des vers?

JULIEN. — Oui, des vers d'André Chénier, un grand poète... (Se rapprochant soudain.) Il faudra que je vous apprenne à aimer cela. Personne ne vous a appris. Ce n'est pas votre faute... (Lui prenant la main.) Tenez! je vais vous montrer ce qui m'a donné envie de réciter des vers tout à coup... C'est ce champ... Regardez...

MARTINE. — Ce champ?

JULIEN. — Il est émouvant, ce champ de blé encore intact... Jusque-là je ne l'avais pas remarqué, parce qu'il était entouré d'autres champs de blé. Mais, aujourd'hui que tout est fauché autour de lui, sa forme se dessine. Et voyez quel symbole! Sa forme est exactement celle d'une corne d'abondance...

MARTINE, riant. — Une corne...

JULIEN, lâchant sa main. — ... Oui... (Il s'écarte. Elle courbe la tête. Au bout d'un instant, il se retourne et la regarde.) Qu'est-ce que vous avez?

Il va vers elle.

MARTINE. — Je ne sais pas... je ne sais pas...

Elle tombe dans ses bras, sans forces.

JULIEN, après un moment. — Dites-moi, Martine...

MARTINE. — Ce n'est rien... Je pense trop... Je pense trop...

JULIEN. — Que voulez-vous dire?

On entend la clochette d'une porte de jardin. Tous deux s'immobilisent brusquement. Et puis Martine, sans parler, parce qu'elle n'en a pas la force, désigne la fenêtre du doigt. Julien recule un peu, la regarde avec trouble...

MARTINE, avec un grand effort. — Vous n'allez pas voir... qui c'est...

JULIEN, sans bouger. — Qu'est-ce que vous voulez que... ça me fasse?

MARTINE, machinale. — Ça ne vous fait rien... Ça ne vous fait rien...

JULIEN. — Non...

Ils restent un instant sans parler, et puis on entend du bruit dehors et Mme Mervan entre par le fond.

Mme MERVAN. — Julien, c'est Jeanne. Elle est arrivée en auto, comme j'avais prévu. Sa mère ne viendra que ce soir par le train... Tiens! Martine, bonjour.

MARTINE. — Bonjour, madame...

JULIEN, après une hésitation. — Je descends...

Mme MERVAN. — Elle me suit... La voici...

Entre Jeanne. Elle est en costume d'auto. C'est une jeune fille brune d'une vingtaine d'années. Elle reste sur le seuil. Julien la regarde et paraît un instant en proie à un débat intérieur. Et soudain il fait un pas vers elle.

Digitized by Google

JULIEN. — Jeanne!

JEANNE, la main tendue, avec un sourire. — Julien...

Ils se prennent la main et se regardent un instant sans parler.

Mme MERVAN, à mi-voix. — Laissons-les, Martine...

Mais Martine semble ne pas pouvoir bouger. Mme Mervan sort par la gauche.

JULIEN. — Jeanne, comment allez-vous?

JEANNE. — Et vous, Julien, après si longtemps?

Mme MERVAN, réapparaissant. — Eh bien! Martine...

JEANNE. — Oh! madame, je vous en prie, restez!

Mme MERVAN. — Non, mes enfants. J'ai à faire en bas... A tout à l'heure... Martine?...

MARTINE. — Voilà, madame.

Elle baisse la tête et suit Mme Mervan.

JEANNE, qui semble apercevoir Martine pour la première fois au moment où elle sort. — Mademoiselle... (Mais Martine a disparu sans entendre. Jeanne regarde Julien.) C'est la bonne?

JULIEN, troublé. — Non, non... (Il va fermer la porte.) Une petite voisine, Martine Gévin. Je ne vous ai pas présentées... Je vous demande pardon...

JEANNE. — Elle est d'ailleurs charmante. Un flirt, peut-être?

JULIEN. — Qu'est-ce que vous entendez par là? Oh! c'est un flirt si vous voulez. Vous savez, à Grandchin...

JEANNE. — Ne vous en défendez donc pas. Ce n'est pas un reproche... Alors, Julien, vous n'êtes pas surpris de me voir arriver si vite?

JULIEN. — J'en suis heureux, Jeanne.

JEANNE. — Mes parents m'ont mise en auto sans me consulter. Je me suis laissé faire. Une journée de courses dans Paris avec maman, ça ne me disait rien... Et puis ça m'amusait assez de vous revoir... Pourquoi me regardez-vous si fixement?

JULIEN. — C'est une impression bizarre. Si on m'avait dit cela il y a dix minutes... Plus je vous regarde... et plus il me semble que je m'ennuyais d'être loin de vous.

JEANNE. — Je trouverais votre surprise peu aimable, si je n'éprouvais la même chose... Au fond, j'avais peur de vous revoir. Je me demandais si vous ne seriez pas bien changé, si je n'allais pas retrouver un autre Julien.

JULIEN. — C'est exact... Moi aussi, je redoutais ce moment. Nos lettres nous dénaturent. Mais dès que vous êtes entrée, j'ai eu un choc... Il m'a semblé que quelque chose se retournait à mon insu. Je comprends : j'ai trois ans de moins...

JEANNE. — Oui, nous nous sommes retrouvés facilement : c'est peut-être que nous n'étions pas très pressés de nous retrouver.

JULIEN. — C'est dur.

JEANNE. — Mais c'est vrai... Si vous étiez mon mari ou mon fiancé, nous ne serions pas allés si spontanément l'un vers l'autre. Nous nous serions cherchés gauchement et il nous aurait bien fallu une demi-heure pour redevenir sincères. Nous aurions été beaucoup plus ridicules... Ça vous fait sourire?

JULIEN. — Vous n'avez pas perdu ce charmant travers de vous analyser... Ça m'amuse. Je n'avais plus l'habitude de cela.

JEANNE. — Mais ça ne vous est pas désagréable?

JULIEN. — Au contraire. Il me semble que je retrouve une atmosphère... un peu oubliée... et... sympathique...

JEANNE. — Après tout ce que vous avez vu, mon pauvre Julien, ce que vous retrouvez doit vous sembler bon...

JULIEN. — Certaines choses ont un parfum d'autrefois qui monte à la tête. Votre entrée dans cette pièce... Avec quelque chose de nouveau pourtant, de plus grave que jadis...

JEANNE. — Oui, je comprends ce que vous voulez dire...

Ils restent un instant silencieux, rêveurs.

JULIEN. — Nous étions vraiment très amis...

JEANNE. — L'aviez-vous oublié?

JULIEN. — Non, non, mais...

JEANNE. — N'achevez pas. Vous ne sauriez pas m'expliquer...

Ils se regardent.

JULIEN, brusquement. — Vous êtes d'une intelligence qui m'émeut.

JEANNE. — Qu'est-ce que mon intelligence vient faire ici?

JULIEN. — Ah! vous ne pouvez pas savoir...

JEANNE. — C'est vrai, sous ce rapport, vous n'avez pas dû être gâté.

JULIEN. — Je parlais une langue étrangère et je retrouve un parler familier, une façon directe de comprendre les choses... sans explications. Le langage de ce qui ne s'exprime pas... (Il la regarde.) Et il y a tant de choses qui ne s'expriment pas et qu'il faut comprendre... comme ça... n'est-ce pas?

JEANNE, baissant la tête. — Oui...

JULIEN, comme pour dissiper un malaise. — ... C'est curieux de vous voir ici... (Il regarde dehors, rêveur.) Jeanne, est-ce que vous aimez cette campagne?

JEANNE. — Celle-là? Je ne l'ai jamais regardée bien attentivement, je vous avoue...

JULIEN, sans se retourner et un peu machinalement. — Oui, je sais... C'est la campagne française bien connue; la colline molle et les petits champs réguliers... Mais voyez comme c'est chaud! Je suis allé bien loin; j'ai vu en Orient des paysages grandioses. Mais la vraie campagne est à deux pas de nous, aux portes de Paris. Seulement il faut la voir et c'est plus difficile que d'aller au bout du monde.

JEANNE. — C'est imprévu! Julien est devenu bucolique!... D'ailleurs je vous comprends si bien...

JULIEN, s'animant. — Vous me comprenez, n'est-ce pas? Voyez ce champ de blé intact. Regardez la forme que dessine cette masse d'épis lourds : une corne d'abondance.

JEANNE. — Tiens! c'est vrai. C'est bien émouvant...

JULIEN. — N'est-ce pas que c'est émouvant? Tout à l'heure, je regardais cela et, comme malgré moi, je me suis mis à murmurer des vers :

Je tiendrai la faucille ou la faux recourbée...

JEANNE l'arrête d'un geste et, à sa joie, continue lentement :

... Et devant mes pas l'herbe ou la moisson tombée
Viendra remplir ta grange en la belle saison
Afin que nul mortel ne dise en ta maison...

RIDEAU

Digitized by Google

TROISIÈME TABLEAU

Quelques semaines plus tard. Même décor qu'au premier tableau : la route et le petit pommier dominant un talus. Mais on est en octobre et l'arbre n'a presque plus de feuilles. La fin de la journée.

Au lever du rideau, Martine est assise au pied du pommier, silencieuse et accablée. Elle reste ainsi longuement. Elle n'entend pas Alfred qui arrive par la droite. Il s'arrête et la regarde un moment avant de l'interpeller.

ALFRED. — Qué que tu fais là donc, Martine ? (Martine se lève précipitamment et le regarde avec effroi.) T'as peur ? Tu ne m'avais pas entendu ? Qué que tu regardais là ?

MARTINE. — Pourquoi que tu me suis toujours comme ça ?

ALFRED. — Pourquoi que je te suis ? D'abord je ne te suis pas... Je ne savais seulement point que t'étais sur la route. Si je l'avais su, bien sûr que je serais venu aussi. Tu sais bien pourquoi.

MARTINE. — Laisse-moi.

ALFRED. — Martine, je ne peux plus durer. V'là un an que tu me languis. Oui ou non, vas-tu te décider à me répondre quéque chose ?

MARTINE. — Non !... je t'ai déjà dit non.

ALFRED. — Mais dis-moi quand que tu me diras oui.

MARTINE. — Je ne te dirai jamais oui.

ALFRED. — Un soir je t'ai demandé et tu ne m'as rien répondu. T'as baissé la tête. Alors j'ai cru que c'était oui... Tu te rappelles bien. C'est le jour qu'on a dansé pour les fiançailles à monsieur Julien.

MARTINE. — Ce n'est pas vrai...

ALFRED. — Mais tu sais bien qu'on finira toujours par se marier. Tu te marieras, faut bien. Et qui que c'est que t'épouseras ? T'aimes personne, je le sais. Alors pourquoi pas moi ? J'ai du bien et le père Gévin voit la chose d'un bon œil... Va, t'y viendras, Martine. Alors pourquoi pas tout de suite ? Je sais bien que l'été dernier monsieur Julien t'a fait un brin de cour.

MARTINE. — Tu vas te taire, Alfred ? Il ne m'a pas fait la cour...

ALFRED. — Va, ce n'est point honteux et je n'ai plus lieu d'être jaloux à l'heure qu'il est. Et je comprends bien que tu ne te promenais avec lui que pour me faire bisquer. Car toujours tu m'as fait bisquer, je sais pas pourquoi, moi qui ne t'ai rien fait que de t'aimer. C'était déjà tout comme quand t'as dansé à Noël passé avec le petit Lucas...

MARTINE. — Tu es jaloux. Eh bien ! je danserai encore à Noël, et avec tous les gars, et pas avec toi.

ALFRED. — Qu'est-ce que je t'ai fait, Martine ?

MARTINE. — Rien...

ALFRED. — T'oses pas me le dire, p't'être bien. Sûrement que je t'ai fait quéque chose sans le savoir. Pourquoi que t'en aurais après moi ?

MARTINE. — Je ne veux pas de toi. Ça ne te suffit pas ?...

ALFRED. — L'an dernier, tu disais : « On verra, on verra. » Je pensais bien que t'étais pas pressée de te marier. Mais t'avais jamais dit que tu ne voulais pas de moi. Et tout le monde nous regardait comme fiancés l'un avec l'autre. Et on le pense encore, Martine.

MARTINE. — Pourquoi qu'on veut que je me marie ? Pourquoi qu'on ne me laisse pas tranquille ?

ALFRED. — Eh ! tu ne vas pas rester fille...

MARTINE. — Si ça me plaît.

ALFRED. — C'est toi qui vas diriger la ferme quand ton père sera vieux ? Tes parents ont perdu ton frère à la guerre. Faut bien un gars dans la maison.

MARTINE. — Nicole se mariera.

ALFRED. — Elle a treize ans, Nicole. Elle n'y pense guère !

MARTINE. — Et si je m'en allais d'ici !

ALFRED. — Où que t'irais ? Je voudrais voir ça...

MARTINE. — Il ne faudrait pas me le dire deux fois.

ALFRED. — Va ! T'es sur la route... (Martine s'élance. Il la rattrape par le poignet.) Martine !

MARTINE, essayant de se dégager. — Laisse-moi, je ne veux pas que tu me touches... Laisse-moi...

ALFRED. — Martine, entends bien ce que je vais te dire. Je t'ai dans le sang... Je te veux... Toi et moi, on est faits pour se marier. Tu ne seras heureuse qu'avec moi... Faut qu'on vive ensemble tous les jours, dans la même maison.

MARTINE. — Tu vas te taire...

ALFRED. — Faut qu'on ait les mêmes meubles, les mêmes champs. Faut que tu prépares la soupe pour moi tous les soirs.

MARTINE. — Tu vas te taire...

ALFRED. — Faut que tu aies des enfants avec moi. Faut que tu les nourrisses près de moi. Faut qu'on soit tout un, toi et moi. Faut que tu sois la mère et moi le père.

MARTINE. — Tu vas te taire... tu vas te taire...

ALFRED. — Dis-moi que ce sera comme ça.

MARTINE. — Non, non, non !

ALFRED. — Alors qué que tu veux ?

MARTINE. — Je veux que tu me laisses. Tu me fais mal. J'ai mal au bras. Lâche-moi !

ALFRED. — Je ne te lâcherai plus...

Mais soudain ses yeux se fixent vers la cantonade à droite. Il la lâche et s'écarte, troublé. Entre Jeanne. Distraite, elle semble ne les voir qu'au moment où elle arrive.

JEANNE. — Tiens ! Martine... Alfred...

ALFRED, portant la main à sa casquette. — Mademoiselle...

JEANNE. — Vous... vous promenez ?... Vous profitez des derniers beaux jours ?

ALFRED, regardant Martine à la dérobée. — Ma foi !... Oui... je... j'allais à Bateux pour affaires...

Digitized by Google

JEANNE. — Vous aussi, Martine?

MARTINE. — J'étais là... je... je rentrais à la maison. (Un silence.)

JEANNE, pour parler. — Est-ce que ce temps va durer, Alfred?

ALFRED. — P't'être bien qu'oui, p't'être bien que non... Si ce vent d'Est se maintient... Mais c'est demain la lune... (Silence.) Ah! mademoiselle...

Il fait un pas vers la droite.

JEANNE. — Puisque vous allez à Bateux, voulez-vous prendre cette lettre?

ALFRED, prenant la lettre. — A votre service, mademoiselle...

JEANNE. — Je n'ai pas besoin de vous la recommander.

ALFRED. — Soyez tranquille. Ce n'est point à cause de moi que monsieur Julien sera privé de nouvelles... Alors, mademoiselle, ça va-t'y encore être long, ce voyage?

JEANNE. — Quelques jours...

ALFRED. — Allons... allons... (Montrant la lettre et faisant un pas en arrière.) N'ayez aucune crainte. Je la garde à la main...

JEANNE. — Je vous remercie, Alfred... (Alfred s'éloigne par la gauche. Jeanne le suit un instant des yeux et puis regarde Martine qui a la tête basse.) Excusez-moi, Martine, je suis peut-être mal arrivée.

MARTINE, vivement. — Non... non...

JEANNE. — C'est bien vrai?

MARTINE. — Oh! mademoiselle... je suis contente que vous soyez venue...

JEANNE, après l'avoir regardée. — Qu'est-ce que vous faites? Vous rentrez?... Si vous n'êtes pas pressée, voulez-vous rester un peu avec moi?

MARTINE. — Oui, je veux bien.

JEANNE. — Asseyons-nous ici. Voyez, ce petit talus a l'air de nous attendre... (Elle s'assied et la regarde.) Eh bien! qu'est-ce que vous avez?... Vous ne vous asseyez pas, Martine?

MARTINE. — Si, si...

Elle s'assied à côté de Jeanne, gauchement, en tremblant un peu.

JEANNE. — Voilà deux jours que je ne vous ai vue à la maison. Il faut venir plus souvent, Martine. J'aime bien bavarder avec vous.

MARTINE. — Mais je viens, mademoiselle... Ce matin, j'ai parlé à madame Mervan, mais vous... écriviez...

JEANNE. — Oui, vous entrez en passant et vous ne restez pas. Quand je ne suis pas en bas, vous pouvez venir dans ma chambre.

MARTINE. — Je n'osais pas. La prochaine fois, j'irai. Je vous remercie bien.

JEANNE. — Ne me remerciez pas. C'est très égoïste ce que je vous demande. J'aime beaucoup grand'mère, mais nous avons toutes besoin de compagnes de notre âge... Quand on parle d'avenir aux vieilles gens, même s'ils vous aiment beaucoup, ça ne les intéresse qu'à moitié... Aussi vous mettez de la jeunesse dans la maison, de l'air, comprenez-vous? Ce n'est même pas pareil quand je vous vois chez vous ; on est moins tranquille.

MARTINE. — Oui, maman est toujours sur votre dos à poser des questions. Papa ne sait pas parler aux dames. Vous savez, ce n'est pas sa faute. Mais il faut que vous aimiez bien Nicole.

JEANNE. — Je sais... je sais... Je vous connais tous bien mieux que vous ne croyez. Grand'mère m'a raconté toutes vos histoires de famille... Ça vous fait sourire?... Avec Julien aussi il est question de vous bien souvent... Est-ce que je vous ai dit que plusieurs fois, dans ses dernières lettres, il m'avait chargée d'amitiés pour vous?

MARTINE, d'une voix blanche. — ... Non... Monsieur Julien vous a...

JEANNE. — Oui, pour vous et les autres... Ah! il aime bien ce pays... et ses amis de Grandchin... et vous, Martine... (Elle la regarde et sourit.) Savez-vous... quand je vois vos cheveux et vos yeux... je pourrais être jalouse...

MARTINE, dans un mouvement en arrière. — Ma... demoiselle...

JEANNE. — Allez! ne protestez pas... Je plaisantais, car je connais Julien... Et vous aussi, ma petite Martine, je vous connais bien... Oui, je vous connais et je sais que vous mériteriez d'être heureuse. (Elle la regarde.) Vous mériteriez... mais vous ne voulez pas... (Martine baisse la tête.) Pourquoi ne voulez-vous pas?... Il faudra que nous parlions de cela. Je vous prouverai bien que vous n'êtes pas raisonnable et que ce garçon... Alfred...

MARTINE, précipitamment. — Non, il ne faut pas croire... Il me court après... mais il ne faut pas croire...

JEANNE. — Bon, je n'ai rien dit. Ce sont des choses qui ne se discutent pas... (Elle la regarde.) Pourtant, réfléchissez : êtes-vous bien sûre...

MARTINE. — Oui, oui, je ne voudrai jamais d'Alfred, jamais, jamais!...

JEANNE. — Jamais?... Je vous promets de ne pas vous rappeler cette parole quand vous serez madame Murieux... (Martine essaie de parler et puis baisse la tête, comme sous un poids.) Oh! Martine, je vous ai fait de la peine, mais je plaisantais, vous savez...

MARTINE, avec angoisse. — Vous plaisantiez, c'est vrai? Vous plaisantiez?

JEANNE. — Je vous le jure. Moi, j'ai horreur des gens qui veulent faire votre bonheur malgré vous... Ecoutez, je ne vous parlerai plus de cela. Mais promettez-moi, si vous êtes triste, de venir de vous-même vous confier à moi...

MARTINE, avec des larmes dans la voix. — Oh! mademoiselle, ce n'est pas bien intéressant.

JEANNE. — Allons! qu'avez-vous?... Voyez que ce serait bon tout de même de me parler un peu... J'ai du chagrin quand je vous vois pleurer.

Elles restent un instant silencieuses et puis Martine essuie ses yeux.

MARTINE. — Ne faites pas attention.

JEANNE. — Excusez-moi. Je n'ai pas su dire ce qu'il aurait fallu... Et je vous retiens, quand peut-être vous avez à faire chez vous.

MARTINE. — Oh! non, je n'ai rien de mieux à faire... Je peux rester ici.

JEANNE. — Vous n'avez pas froid?... Mettez donc cette écharpe sur vos épaules...

MARTINE. — Mais vous, mademoiselle, vous n'aurez plus rien... La nuit tombe...

JEANNE. — Oh! moi, j'ai trop chaud. Cet automne lourd, ou plutôt cet été qui se prolonge... Peut-être un peu d'énervement aussi... Elle vous va bien, mon écharpe... Attendez que je l'arrange... C'est amusant de vous voir avec cela... (Martine sourit.) Elle vous plaît?... Je vous la donne.

MARTINE. — Non, non, mademoiselle, il ne faut pas vous priver.

Digitized by Google

JEANNE. — Laissez donc, j'en ai d'autres, et ça me fait plaisir... Ah! Martine, vous avez été bien inspirée de venir vous promener sur cette route. J'étais d'une humeur de chien depuis ce matin et vous m'avez changé les idées...

MARTINE, avec conviction. — Moi aussi, je suis bien contente quand je vous rencontre...

JEANNE lui caresse machinalement la main. — Que cherchons-nous autour de nous? Des échos. Il me semble que vous en êtes un très doux. Il n'y a que vous à Grandchin avec qui je puisse causer cinq minutes sans fatigue. Du moins en ce moment... Oh! car en temps normal, c'est différent... Mais ce voyage de Julien est si long...

MARTINE, avec anxiété. — Est-ce que... monsieur Julien va revenir bientôt?

JEANNE. — Dans huit jours. Ça fera trois semaines d'absence... Trois longues semaines qui ne m'ont pas fait grâce d'un seul jour... Mais je vous ennuie... Parlons plutôt de vous...

MARTINE. — Non, non, ne parlons pas de moi... Vous disiez que... dans huit jours...

JEANNE. — Oui, nous sommes plus près de son retour que de son départ tout de même.

MARTINE, vivement. — Oh! oui...

JEANNE, lui serrant la main. — Vous êtes bien gentille... Quand on lui a proposé de faire cette enquête en Allemagne pour le compte de son journal, je n'ai voulu voir que les avantages : les belles impressions qu'il allait rapporter de là-bas et sa situation au journal après cela... Je ne pensais pas manquer de courage. Car c'est ridicule; une semaine, ça va passer vite...

MARTINE. — Une semaine... ça... ce n'est plus rien...

JEANNE. — Oh! n'est-ce pas... Répétez-le-moi.

MARTINE. — Oui, mademoiselle, il ne faut pas...

Elle ne peut achever.

JEANNE. — Allez! ce sera bon de le voir revenir... Nous illuminerons ce jour-là...

MARTINE, convaincue. — Oh! oui...

JEANNE. — Vous serez du premier dîner chez grand'mère... Oh! ce premier dîner... Et puis le mariage dans la petite église de Grandchin... Ensuite nous serons tranquilles jusqu'à la rentrée des Chambres... A ce moment, il fera le voyage de Paris presque tous les jours... Mais les journées ne seront pas tristes, puisqu'il y aura du bonheur au bout... Seulement, c'est alors que mon amie Martine sera la bienvenue dans la maison... Vous viendrez souvent, j'espère...

MARTINE. — Je viendrai, oui... souvent... très souvent, je vous le jure...

JEANNE, rêveuse. — Je sais bien qu'il vaudrait mieux que nous allions habiter Paris... Mais pour grand'mère... Et puis il y a la question matérielle — vous comprenez — au moins pour l'instant... Paris, ce sera pour plus tard... dans quelques mois, j'espère... Qu'est-ce qu'il y a?... Vous avez froid?...

MARTINE. — Non, non...

JEANNE, les yeux au loin, après un silence. — Evidemment, ici, nous serons toujours un peu dans le provisoire... Le rêve, ce sera de créer un foyer nouveau... Des meubles à nous... Une table familiale... le père... la mère... les enfants... Mais vous frissonnez... Décidément vous mourez de froid. Il fait presque nuit.. Nous allons partir.

MARTINE, épouvantée. — Oui, oui...

Elles se lèvent toutes les deux.

JEANNE la regarde avec surprise et puis l'attire à elle. — Vous êtes triste... Ah! je parle de moi et je vous oublie... Vous avez quelque chose sur le cœur que vous allez me raconter. Est-ce que je vous ai fait de la peine tout à l'heure?

MARTINE, vivement. — Je n'ai rien, non, je n'ai rien, je n'ai rien.

JEANNE. — Eh bien! vous me direz ce que vous voudrez. Voulez-vous rentrer par les petits chemins? Nous serons plus longtemps ensemble... Oui?... Non, vous préférez la route?

MARTINE, s'accrochant à son bras. — Si, si... par les petits chemins... Et vous me parlerez de... de... puisque... ça vous fait du bien...

Elles s'éloignent bras-dessus bras-dessous, les têtes presque jointes.

RIDEAU

Digitized by Google

QUATRIÈME TABLEAU

Chez Mme Mervan. Même décor qu'au deuxième tableau. La fenêtre et la porte du perron sont fermées. Fin décembre. Le matin.

Au lever du rideau, Mme Mervan travaille près de la cheminée, à droite. Alfred entre par la gauche.

ALFRED. — Vous m'avez fait demander, à ce qui paraît, madame Mervan?

Mme MERVAN. — Il ne fallait pas vous presser, Alfred. Vous auriez pu venir à la fin de la matinée, après votre travail.

ALFRED. — De rien, madame. Pour l'heure, le travail est calme.

Mme MERVAN. — Voici ce que je voudrais : Noël est dans cinq jours, vous savez...

ALFRED. — Et il vous faut une dinde.

Mme MERVAN. — Justement.

ALFRED. — Je m'en doutais bien un peu. Je vous en ai gardé une.

Mme MERVAN. — Vous êtes un brave garçon. Vous me la tuerez lundi... Est-elle belle?

ALFRED. — Vous ne vous en plaindrez pas.

Mme MERVAN. — Si vous allez à Bateux demain matin, rapportez-moi des marrons, une bonne quantité. Julien est un gros mangeur. Et sa petite femme saura y faire honneur aussi.

ALFRED. — Monsieur Julien aura à faire s'il veut voir la fin de ma dinde.

Mme MERVAN. — Ne vous y fiez pas. Les voyages à Paris lui ouvrent l'appétit. Pensez que depuis le début du mois il y a séance cinq ou six fois par semaine, et souvent le matin ou la nuit! Julien reste parfois coucher chez ses beaux-parents. Ah! c'est ce sacré budget... Et encore les députés peuvent ne pas y aller, tandis que les journalistes, il faut bien qu'ils y soient... Jusqu'à quelle heure ont-ils dû veiller hier soir? Julien n'est pas rentré. Jeanne s'énerve, je le sens bien. Une jeune mariée, n'est-ce pas?... Mais je bavarde, Alfred, et je vous retiens debout...

ALFRED. — Oh! ça n'y fait rien, madame.

Mme MERVAN. — Aussi j'ai bien peur qu'après les vacances, il ne leur prenne envie de s'installer à Paris. Ce serait une grosse dépense en ce moment pour un jeune ménage. Mais ce n'est pas moi qui leur ferais des reproches. La société d'une grand'mère, pendant les soirs d'hiver, ça ne doit pas être très drôle. A la jeunesse il faut de la jeunesse...

ALFRED. — Ah! madame Mervan, vous savez bien être jeune quand il faut...

Mme MERVAN. — J'aimerais mieux ne pas savoir et l'être vraiment. Mais peu importe. L'essentiel... (Jeanne entre par la droite.) Tiens! tu es déjà prête?

JEANNE. — Oui, je me suis dit que Julien pouvait arriver par le train de neuf heures... Comment allez-vous, Alfred?

ALFRED. — Je vous remercie, madame, ça va toujours...

Jeanne va vers la fenêtre.

Mme MERVAN, à voix basse. — Rapportez-moi aussi des truffes... Mais chut!...

JEANNE, qui regarde par la fenêtre. — Il est neuf heures vingt, grand'mère.

Mme MERVAN. — Eh bien?

JEANNE. — Il ne faut pas vingt minutes pour venir de Bateux en voiture.

Mme MERVAN. — Les trains ont toujours du retard.

JEANNE. — Pas à cette heure-ci.

Elle tapote sur la fenêtre sans se retourner.

ALFRED. — Eh bien, madame Mervan, comptez sur moi pour les commissions... Bien le bonjour, mesdames.

JEANNE, toujours à la fenêtre. — Au revoir, Alfred.

Il sort par la gauche.

Mme MERVAN. — Ah! Alfred!...

Elle se lève vivement et va vers la porte.

JEANNE, se retournant. — Que faites-vous, grand'mère? Il fallait...

Mme MERVAN, sans l'écouter. — Alfred! (Elle sort dans l'antichambre, rentre au bout d'un instant et revient à son fauteuil en parlant.) Ne t'impatiente donc pas. Julien arrivera par dix heures douze.

JEANNE. — S'il avait dû venir ce matin, il serait déjà là. Oh! il y a séance aujourd'hui samedi et il n'a pas pu se faire remplacer. (Elle s'assied.) J'en ai pris mon parti. Il ne viendra que ce soir ou demain matin.

Elle se relève.

Mme MERVAN. — Quelle idée! Les séances se prolongent tard et il ne s'est pas réveillé assez tôt pour prendre le train de huit heures vingt à Montparnasse.

JEANNE, se rasseyant. — Vous croyez, grand'mère?

Mme MERVAN. — A ta place j'aimerais mieux savoir qu'il se repose et ne l'embrasser qu'une heure plus tard.

JEANNE. — Oui, c'est plus raisonnable. Seulement... il lui est arrivé, pour me faire plaisir, de n'être pas raisonnable. Alors je suis comme une enfant gâtée. C'est très laid ce que je dis, grand'mère?

Mme MERVAN. — Va, prends patience. Les vacances approchent.

JEANNE. — Ce n'est pas trop tôt... Quelle heure est-il?

Elle se relève.

Mme MERVAN. — Ah! il faudrait que je te dise : il est Julien moins vingt ou Julien moins dix. Mais je ne tiens pas cette montre-là...

JEANNE. — Vous êtes sûre qu'il y a toujours des voitures à Bateux?

Mme MERVAN. — Il y en a quand on sait les trouver : Foissy, devant la gare, ou Thivet, plus loin Mauroux. Sauf le jour de son arrivée, Julien n'a

Digitized by Google

jamais fait la route à pied. (Jeanne n'écoute plus.) Allons! je sais bien ce qu'il te faudrait. Ce n'est pas le bavardage d'une vieille femme.

JEANNE. — Qu'est-ce que vous dites, grand'mère? J'ai toujours beaucoup de joie à bavarder avec vous.

Mme MERVAN. — Tu es bien gentille.

Martine vient d'apparaître à la porte de gauche qui était restée entr'ouverte.

JEANNE, avec une surprise joyeuse. — Tiens! Martine!

MARTINE, à Mme Mervan. — Alfred m'a dit que vous vouliez me voir, madame...

Mme MERVAN. — Oui, mon enfant... Tu étais en train de travailler à la ferme? Du travail pressé?...

MARTINE. — Non, madame, mais...

Mme MERVAN. — Il faut que j'aille faire un tour par là. J'ai besoin de parler à ta mère. Je lui dirai de ne pas s'inquiéter de toi... (Elle se lève.) Tiens, avec mes yeux, je n'arrive pas à faire tout mon travail. J'ai ce chandail à finir et mon raccommodage s'accumule. Tu vas t'installer ici le temps que tu pourras et me repriser ce que tu trouveras dans le panier.

JEANNE. — Mais, grand'mère, j'aurais bien pu...

Mme MERVAN. — Toi, en ce moment, ce serait joli... Travaille tout de même si tu veux... C'est ça, travaillez donc ensemble... Moi, je vais faire mes petites courses dans le pays. Ne te tourmente pas pour ta mère, Martine...

Elle sort par la gauche. Jeanne et Martine, debout des deux côtés du panier, se mettent à sortir du linge, commencent à coudre tout en parlant et puis délaissent le travail peu à peu.

JEANNE. — On ne peut pas imaginer la sollicitude de cette vieille. Je devine bien pourquoi elle vous a fait demander. Elle m'a vue un peu nerveuse et elle a senti que votre présence serait meilleure pour moi que la sienne.

MARTINE. — Je pensais que vous alliez descendre ou bien m'appeler, mais pas que ce serait madame Mervan qui me ferait chercher.

JEANNE. — Elle est fine, grand'mère. Elle est de ces vieilles gens qui trouvent le moyen de faire plaisir. Vous savez, les vieux, c'est tout l'un ou tout l'autre... Comment avez-vous deviné que j'avais envie de vous voir ce matin?

MARTINE, gênée. — Eh bien!...

JEANNE. — Ah! laissez donc ce linge...Asseyez-vous. (Elles s'asseoient l'une près de l'autre.) Julien n'est pas encore rentré...

MARTINE. — Je savais...

JEANNE. — J'ai peur qu'il ne rentre pas de la journée. Grand'mère prétend qu'il peut arriver par dix heures douze. Elle a tort de me dire cela. Elle ne sait bien me consoler qu'en vous cédant la place... parce que vous, vous savez.

MARTINE. — Oh! non, je ne sais pas.

JEANNE. — Si; vous ne cherchez pas à me donner des raisons qui ne tiennent pas debout. Et, quand je vous ennuie avec mes histoires, vous ne me le montrez pas.

MARTINE. — Vous ne m'ennuyez pas.

JEANNE. — Je ne sais pas, au fond, ce que je serais devenue si je ne vous avais pas trouvée ici. Ces longues journées, seule avec grand'mère...

MARTINE. — Vous ne vous plaisez pas à Grandchin?

JEANNE. — Si... non... quand Julien est là... Malgré tout, Grandchin, je n'y suis pas née, n'est-ce pas? C'est beau, mais c'est loin de moi... L'hiver, c'est dur... Vraiment, sans vous...

MARTINE, baissant la tête. — Je vous remercie bien.

JEANNE. — Vous m'écoutez si gentiment... (Elle se lève.) Ah! je dois vous paraître bête! (Elle revient à elle et lui prend les mains.) Mais, Martine, ce n'est pas seulement de l'impatience. Je suis nerveuse, très nerveuse... Je vais vous dire pourquoi, si vous me promettez de ne pas le répéter. (Martine la regarde avec surprise.) Depuis quelques jours... je suis à peu près sûre que je suis enceinte.

MARTINE, d'une voix blanche. — Enceinte...

JEANNE. — Cela vous explique ma nervosité... Il n'y a que Julien et grand'mère qui le sachent... et vous, maintenant. N'en parlez pas encore...

La porte de gauche s'ouvre en coup de vent.

JULIEN, entrant. — Coucou!

JEANNE. — Julien!... Je ne t'avais pas entendu...

JULIEN. — Je suis venu avec la voiture de Mulin et je suis descendu au bas du village... Bonjour, Martine...

JEANNE. — Ah! Julien!

Elle tombe dans ses bras en sanglotant. Martine est remontée vers la fenêtre.

JULIEN. — Eh bien! qu'est-ce que tu as, Jeanne? En voilà une enfant!

JEANNE, se redressant et le regardant. — Je suis ridicule. Je m'étais mis dans la tête que tu arriverais par le train de neuf heures. Et comme tu n'arrivais pas, il me venait des idées folles... (Elle se met à rire.) Qu'est-ce que tu dois penser de moi? Je suis honteuse.

JULIEN. — Tu devrais pourtant savoir qu'il n'y a pas lieu de t'inquiéter.

JEANNE. — Je n'étais pas inquiète.

JULIEN. — Alors?

JEANNE. — Ça ne s'explique pas.

JULIEN. — La séance d'hier a fini à minuit passé. Il y a séance aujourd'hui, mais Mourron me remplace... Martine, est-ce que je vous ai dit bonjour?

MARTINE. — Oui, quand vous êtes entré...

JEANNE. — Mourron te remplace. Est-ce qu'il ne pourrait pas...?

JULIEN. — Permuter avec moi... C'est justement... (Il regarde Martine. Jeanne la regarde également. Martine semble rivée au sol. Julien baisse la voix.) Il en a touché un mot au directeur qui paraît favorable. Au lieu de la Chambre, j'aurais le supplément littéraire : trois après-midi par semaine au journal. Le reste du temps, travail ici.

JEANNE. — Le rêve...

JULIEN. — J'ai bon espoir, mais n'en parle pas. (Regardant Martine et élevant la voix.) Mulin a été très complaisant... Grand'mère n'est pas là?

JEANNE. — Elle est sortie. Je crois bien qu'elle mijote quelque chose... (Elle hésite et baisse la voix.) pour Noël... Entre nous...

JULIEN. — Enfin, nous sommes tranquilles jusqu'à lundi. Moi, je ne veux plus penser à Paris. Je suis ici, c'est l'essentiel.

Il s'assied. Silence. Tous deux regardent Martine à la dérobée.

JEANNE, embarrassée. — Tu n'as pas besoin... de te reposer?...

JULIEN. — Oh! non. Je n'ai besoin que... de bavarder un peu avec toi... (Silence.) Tout le monde va bien chez vous, Martine?...

MARTINE. — Oui, monsieur Julien.

Digitized by Google

JULIEN. — Ah!... tant mieux... Jeanne, il n'y avait pas de lettres pour moi?

JEANNE. — Non, pas ce matin...

Silence.

JULIEN. — J'ai vu tes parents... Ils comptent venir la semaine prochaine...

JEANNE. — Papa n'est pas trop fatigué?

JULIEN. — Non...

Il regarde Martine, puis se lève.

JEANNE. — Veux-tu que nous montions?... Mais non, j'y pense, Simone fait la chambre.

JULIEN. — Eh bien! restons ici...

Il tapote sur la cheminée.

JEANNE, avec effort. — Tu as... tu as... quelque chose à me dire?

JULIEN, geste vague. — Oh!... Je suis content de te voir...

Silence.

JEANNE, de plus en plus péniblement. — Nous parlions de toi, Martine et moi, avant ton arrivée... Martine avait été assez gentille pour... pour... interrompre son travail... un instant...

JULIEN. — Surtout, Martine, si... vous avez à faire... Avec nous... ça n'a pas d'importance...

Pendant qu'ils parlaient, Martine les regardait fixement, sans bouger. Elle avait bien conscience de sa situation fausse, mais partir était au-dessus de ses forces... Quand Julien se tait, elle essaye de parler, mais vainement. Et tout à coup, sans un mot, elle sort.

JEANNE. — Mon Dieu!

JULIEN. — Je croyais qu'elle ne partirait plus.

JEANNE. — La pauvre enfant! Mon Dieu! Julien, je me sens coupable. Et pourtant je suis soulagée qu'elle soit sortie.

JULIEN. — Coupable?

JEANNE. — Elle souffre, cette petite...

JULIEN. — Encore cette idée...

JEANNE. — Pourquoi ne pas parler franchement? Je vois clair à présent. Nous ne saurons jamais ce qu'un flirt de quelques jours, qui n'a eu aucune importance pour toi, a pu laisser dans cette âme simple...

JULIEN. — C'est ridicule.

JEANNE. — Non. Il doit y avoir là un pauvre petit secret mal caché... Et je la laisse venir. Bien mieux : je lui cours après. Quand tu es loin, je ne peux me passer d'elle. Et je lui parle de toi. Et je lui fais mal. Et je ne peux pas faire autrement.

JULIEN. — Pourquoi lui parles-tu de moi?

JEANNE. — Je me promets chaque fois de ne plus recommencer. Mais tout dans son attitude m'y pousse. Et chaque fois je succombe à la tentation. Naturellement, ce qui m'attire, ce n'est pas de faire souffrir : c'est de sentir en cette petite l'inconscient désir de se raccrocher à cela... Je suis tout ce qui lui reste de toi.

JULIEN. — Si tu le sens, comment ne réagis-tu pas?

JEANNE. — J'essaye... Et c'est plus fort que moi. Car, comprends : moi aussi, je te retrouve en elle.

JULIEN. — Tu me retrouves... Par exemple!

JEANNE. — Oui, quand tu n'es pas là... Tu as mis en elle un peu de toi, comme dans un livre que tu aurais aimé ou dans un petit chien avec lequel tu aurais joué quelques jours... Je devrais plutôt être jalouse, n'est-ce pas?

JULIEN. — Il n'y a pas lieu...

JEANNE. — Non, pauvre petite, il n'y a pas lieu, et elle doit bien le sentir... Mais le plus cruel, c'est qu'aussitôt que tu reviens, elle n'existe plus pour moi. Pour un peu sa présence m'agacerait. Je suis injuste, car comment comprendrait-elle qu'en un instant...

JULIEN. — Ah! une autre comprendrait.

JEANNE. — Et tu lui en veux...

JULIEN. — Non, mais tu grossis tout cela, je t'assure...

JEANNE. — Si tu changes d'emploi, nous vivrons plus ensemble. Je ne serai plus tentée de l'attirer.

JULIEN. — Mais au moindre prétexte nous la verrons entrer. Chaque fois que nous passerons devant leur ferme, nous croirons sentir un regard anxieux derrière une vitre...

JEANNE. — C'est toi qui exagères, à présent... Tu sais bien que nous ne serons pas toujours à Grandchin.

JULIEN. — Dieu merci, non!... A ce propos, il faut que je te parle de quelque chose. Si une occasion se présentait de partir, qu'en penserais-tu?

JEANNE. — Une occasion?

JULIEN. — Mon collègue Balut retourne en province. Son appartement va être libre. Oh! c'est petit. Mais nous l'aurions dans de bonnes conditions, et tout installé.

JEANNE. — Si ça ne dépend que de moi, des deux mains, et tout de suite! Et toi?

JULIEN. — Puisque tu le prends ainsi, avec joie, tu penses bien.

JEANNE. — J'irai lundi ou mardi à Paris pour voir l'appartement. Mais je sens d'avance qu'il me plaira.

JULIEN. — Attention!...

Mme Mervan entre par la gauche.

Mme MERVAN. — Eh bien! il est arrivé tout de même. Je te le disais bien...

JULIEN. — Quelle activité, grand'mère! D'où viens-tu comme ça?

Mme MERVAN. — Les affaires de ménage, ça n'amuse pas les hommes. Et alors, Julien, quoi de nouveau? Pas encore en vacances?

JULIEN. — Pas encore, malheureusement. C'est dommage, car ces voyages commencent à être éreintants.

Il regarde Jeanne. Silence. Mme Mervan les regarde.

Mme MERVAN. — Qu'est-ce que vous avez?

JULIEN, embarrassé. — Eh bien, grand'mère, nous disions, Jeanne et moi... Ecoute, avec toi, grand'mère, je ne veux pas faire de cachotteries... Justement, à propos de ces voyages... je voulais te dire...

Mme MERVAN, s'asseyant dans son fauteuil. — Que vous allez vous en aller?

JULIEN. — ... Comment as-tu deviné?

Mme MERVAN. — Dame! je pensais bien que tu ne mènerais pas cette vie tout l'hiver. Mon pauvre garçon, ce n'est pas un plaisir pour de jeunes mariés. Je m'y attendais, vous voyez. Ce n'est donc pas pour moi qu'il faut hésiter. Vous viendrez passer l'été, si ça vous amuse...

JEANNE. — Mais, grand'mère, nous ne partirons pas tout de suite, vous savez... C'est une occasion... un appartement... qui...

Mme MERVAN. — Oui, vous partirez après les vacances du nouvel an, je suppose...

JULIEN. — C'est-à-dire que nous resterons au moins jusqu'au quinze janvier, peut-être le trente... Et je n'ai pas besoin de te dire que nous viendrons souvent à Grandchin.

Digitized by Google

Mme MERVAN. — Mais oui, mes enfants, quand vous voudrez.

JEANNE. — Maintenant, ce qui serait bien, si ça vous plaisait... Pourquoi ne viendriez-vous pas à Paris?

Mme MERVAN. — Non, cela, il n'en est pas question. Ne vous inquiétez donc pas de moi... (On frappe à gauche.) Entrez!

MARTINE, entrant. — Madame Mervan, on a trouvé un œuf, ce matin. Je vous l'apporte.

Mme MERVAN. — Un œuf, en cette saison, c'est beau! Montre-moi ça.

MARTINE, s'avançant. — C'est le seul de la semaine.

JULIEN, un peu nerveux. — Ah! grand'mère, si tu veux bien, je vais aller me changer...

Mme MERVAN. — Va, mon garçon.

JULIEN. — Tu viens, Jeanne?

Julien et Jeanne sortent par la droite. Mme Mervan a pris l'œuf de Martine. Elle le regarde distraitement et puis laisse tomber ses mains sur ses genoux et demeure rêveuse.

MARTINE, timidement. — ... Madame...

Mme MERVAN, tressaillant. — Ah! excuse-moi. Ils sont montés?

MARTINE. — Oui, madame, ils sont montés...

Mme MERVAN. — Merci pour ton œuf, Martine...

MARTINE. — De rien, madame.

La tête basse, elle fait quelques pas vers la porte.

Mme MERVAN. — Martine!...

MARTINE, s'arrêtant. — Madame?

Mme MERVAN. — Viens un peu, mon enfant... Tu n'es pas pressée... Assieds-toi... (Martine s'assied près d'elle, sur une chaise basse. Mme Mervan lui prend la main et ne parle pas tout de suite.) ... Ecoute, Martine... ce que j'avais prévu arrive. C'était trop beau et ça ne pouvait durer... Ils vont partir... (Martine retire sa main.) Eh bien! qu'est-ce que tu as?

MARTINE. — Rien, madame...

Mme MERVAN. — J'ai beaucoup de chagrin, mais je ne veux pas qu'ils le sachent.

MARTINE, enfouissant brusquement sa tête dans la jupe de Mme Mervan. — Oh! madame, je vous aime bien.

Elle sanglote.

Mme MERVAN, surprise. — Eh bien! On ne peut plus te dire qu'on a du chagrin?... Que se passe-t-il? (Martine ne répond pas; elle continue à sangloter.) Allons! bon!... Allons! bon!... (Elle caresse machinalement la tête de Martine.) Tu ne veux pas me dire ce qui se passe?... Mais si... Non?... Voyons! je vais chercher...

MARTINE. — Oh! non, oh! non, madame.

Elle relève la tête, essuie ses larmes.

Mme MERVAN la regarde, troublée, et puis tourne la tête. — Ah! je sais... Tu es nerveuse... Eh bien! je ne suis pas fâchée de te dire ce que je pense. Martine, le bonheur est tout près et tu ne sais pas le voir. Il y a un brave garçon qui souffre à cause de toi. Pourquoi ne veux-tu pas de lui? (Martine reste muette, la tête basse.) Tu ne réponds pas?... Ah! que te faut-il donc, Martine?...

MARTINE, dans un élan, lui prenant la main. — Oh! madame, je voudrais que vous me permettiez de venir vous voir souvent cet hiver.

Mme MERVAN. — Mais tant que tu voudras, mon petit, tu le sais bien. Ta jeunesse ce sera encore un petit peu d'eux. Allons! Voilà que tu pleures encore!

MARTINE, refoulant ses larmes. — Non... non... Je ne pleure pas...

Mme MERVAN. — Donnant, donnant : moi aussi, je vais te demander quelque chose. Ne repousse plus ce pauvre garçon. C'est pour ton bonheur que je parle... Que feras-tu si tu ne l'épouses pas? Dis-moi, Martine, est-ce que la vie, ce n'est pas de s'unir à un brave homme, d'avoir des enfants avec lui?... Allons! une bonne parole... Non?... Tu ne dis rien?... (Martine penche la tête et, peu à peu, l'enfouit de nouveau dans la jupe de Mme Mervan.) Si tu ne dis rien, c'est oui... Veux-tu que je lui parle, moi?... Oui?... Allons! laisse-toi faire... Ne me dis pas non, simplement, et tout s'arrangera sans que tu t'en aperçoives. Un beau jour tu seras mariée et tu le devras à ta vieille amie. On fera une belle noce. C'est moi qui t'offrirai ta robe. Comment la veux-tu, ta robe? Tu choisiras toi-même la dentelle... Oui, j'ai bien dit : tu auras une robe en dentelle. Et de la belle, tu sais... C'est entendu, n'est-ce pas? Ah! je suis bien contente... pour toi... et pour moi. (Martine sanglote. Mme Mervan s'interrompt un instant, puis murmure d'une voix changée.) Tu as donc tellement de chagrin? (Comme à elle-même.) Tant que ça!... Tant que ça!... (Brusquement.) Lève la tête, Martine... (Elle lui prend la tête à deux mains.) Ecoute-moi... Ecoute bien : je vais faire chercher Alfred... Tu vas rentrer chez toi et attendre tranquillement. Et, quand nous viendrons, tu sauras ce qu'il faut dire... J'ai ta promesse?

MARTINE, d'une voix faible. — Ça m'est égal...

Mme MERVAN. — Va, Martine... Tâche que tes parents soient là aussi. (Accablée, muette, Martine s'éloigne lentement vers la gauche.) Et ne pleure plus, mon petit, ne pleure plus. Tu verras, nous fêterons tes fiançailles à Noël, tous ensemble... (Machinale, résignée. Martine ouvre la porte.) Merci pour ton œuf, n'est-ce pas?...

RIDEAU

Digitized by Google

CINQUIÈME TABLEAU

Un an après. Chez Alfred Murieux. Intérieur de campagnards aisés. A gauche, une fenêtre et une porte donnant sur la rue. Au fond, un buffet, un fourneau, une horloge. A droite, une porte. Au milieu de la pièce, une grande table de bois et une lampe au-dessus.

Au lever du rideau, Alfred est seul. En bras de chemise, des outils à la main, il raccommode une chaise en chantonnant, s'interrompt pour chercher un clou, l'enfonce, se remet à chantonner. On frappe à la porte de la rue. Alfred crie: « Entrez! » sans lâcher sa chaise. Entre Julien. Il est en noir; il a un pardessus.

ALFRED, s'avançant vers lui en s'essuyant les mains. — Ah! monsieur Julien! Vous êtes sur votre départ, alors.

JULIEN. — Oui, Alfred. La voiture de Foissy est déjà devant la porte. Ma femme et notre petite bonne achèvent de ranger la maison. Mais nous avons une grande heure encore.

ALFRED. — Asseyez-vous donc, monsieur Julien... Alors, à c'te fois, c'est des adieux pour tout de bon que vous nous faites...

JULIEN, s'asseyant. — Je le crains. L'atmosphère du village nous est pénible, maintenant. Il y a un instant, pendant que Jeanne fermait les placards, j'ai senti une angoisse me monter à la gorge et je n'ai pu rester.

ALFRED. — Dame! je comprends...

JULIEN. — Ces deux jours à Grandchin ont été durs. Je désirais les épargner à ma femme. Mais elle n'a pas voulu me laisser venir seul... Et il fallait bien nous décider à mettre de l'ordre dans tout cela... (Il regarde la fenêtre.) Mais comme c'est triste, cette grande maison vide. Ces volets clos me font mal. Les maisons aussi portent le deuil... Ah! je ne voudrais pas revivre ces deux jours-là... Vous n'imaginez pas l'effort que j'ai dû faire pour entrer dans la chambre de grand'mère... Et son fauteuil, mon Dieu! son grand fauteuil vide près de la cheminée... (Il reste un moment rêveur.) Un mois déjà, mon pauvre Alfred, que nous l'avons conduite au cimetière.

ALFRED. — Moi, je ne peux pas encore y croire. Ç'a été un deuil pour tout le village, monsieur Julien. On l'aimait bien tous.

JULIEN. — Voyez-vous, Alfred, j'ai des remords maintenant de l'avoir abandonnée l'année dernière. Qui sait si cela n'a pas hâté sa fin?

ALFRED. — Ne dites pas ça, monsieur Julien. Vous avez encore passé trois mois d'été avec elle... Et puis elle était fort fatiguée tous ces derniers temps. Et c'était bien l'âge, allez! Elle n'a pas résisté aux premiers froids.

JULIEN. — Ma consolation, c'est qu'elle ait vu mon mariage et qu'elle ait connu notre petit garçon.

ALFRED. — Certainement que d'avoir vu le bébé, ça l'a fait partir plus tranquille... Elle nous en parlait souvent. Elle était bien heureuse... Mais faut que je m'excuse, monsieur Julien: depuis avant-hier que vous êtes là, je n'ai seulement point pensé à vous en demander des nouvelles, du petit.

JULIEN. — Il va bien, je vous remercie... Il devient très gentil, vous savez. Je crois qu'il nous reconnaît... (S'animant peu à peu.) La semaine dernière, figurez-vous qu'il a ri. Sa nourrice ne voulait pas le croire. Mais moi, je suis sûr qu'il riait. Ah! c'est un drôle de petit bonhomme. Il faudra venir le voir, Alfred!

ALFRED. — Ce serait bien du plaisir d'aller chez vous, monsieur Julien, mais je ne pense pas que j'irai à Paris avant quéque temps d'ici. Ce n'est point facilement qu'on s'absente. Enfin, je vous remercie bien beaucoup de ce que vous m'avez dit.

JULIEN. — Mais vous aussi, Alfred, vous allez être père.

ALFRED. — Oh! pas tout de suite.

JULIEN. — Enfin, dans quelques mois.

ALFRED. — Dans six mois. On compte vers la Pentecôte.

Silence.

JULIEN, sans le regarder. — Et Martine supporte bien cela?...

ALFRED. — Oh! Martine est solide, vous savez. Et puis, à la campagne, sauf le dernier mois, on n'y fait même pas attention.

JULIEN. — ... Tout de même... empêchez-la de se fatiguer. Les fatigues, ça se paye un jour ou l'autre.

ALFRED. — S'entend... Mais j'ai toujours pensé qu'il ne fallait pas trop se soigner...

JULIEN. — Oui... Mais... n'est-ce pas?... Les travaux pénibles...

ALFRED. — Bien sûr que je ne la laisserai pas se rendre malade... Je ne voudrais pas qu'elle lâche son enfant trop tôt. D'abord, ça lui causerait du chagrin, et à moi aussi, je crois bien. Et c'est les vieux qui m'en feraient une vie...

JULIEN. — Si vous avez besoin de quoi que ce soit au moment de l'accouchement, un envoi de Paris, ou autre chose, ne vous gênez pas, écrivez-nous tout de suite.

ALFRED. — Vous pareillement, monsieur Julien, si je peux faire quéque chose pour vous, faudra me le dire...

JULIEN. — C'est entendu, Alfred... Vous avez toujours été très complaisant. Sans vous, jamais nous ne serions arrivés à tout mettre en ordre en deux jours. Et, ce matin encore, vous vous êtes donné beaucoup de mal, pendant que je discutais avec ces gens au sujet de la maison...

ALFRED. — Est-ce que c'est la peine d'en parler?... Mais vous avez dit d't'à l'heure que vous

Digitized by Google

auriez encore besoin de moi pour charger quéques colis...

JULIEN, se levant. — Oui, il serait temps que nous nous occupions de cela.

ALFRED. — Tenez, ne bougez donc pas, monsieur Julien. J'en ferai mon affaire avec Foissy... (Il va ouvrir la porte de droite.) Eh! Martine!... (Il revient vers Julien.) Vous allez rester près du feu à prendre un bon verre de kirsch. Ça vous vaudra mieux que de retourner dans c'te maison...

JULIEN. — Vous êtes bien aimable, Alfred, mais ça m'ennuie de laisser ma femme.

ALFRED. — Si elle a besoin d'un coup de main, je m'en charge. Et si c'est pour l'effet que ça lui fait d'être là-bas, à bien parler, ça doit tout de même lui faire moins qu'à vous.

JULIEN, qui s'est rassis. — C'est possible... Au fond, les femmes ont plus de résistance que nous.

Entre Martine. Elle n'avance pas tout de suite. Son visage est plus grave que l'année précédente. Ses cheveux, jadis ébouriffés, sont maintenant tirés.

ALFRED. — Ah! te v'là, Martine. Où que t'étais donc?

MARTINE. — J'étais à soigner les poules. Il y a la grande rousse qui ne mange plus depuis deux jours.

Depuis qu'elle est entrée, Julien la regarde sans parler.

ALFRED. — Si elle ne mange plus, on la mangera. Martine, y a monsieur Julien qu'est sur son départ et ça lui fait quéque chose de voir la maison qui se ferme. Tu vas sortir la bouteille de vieux kirsch. Pendant ce temps, je vas charger les colis avec Foissy.

MARTINE, allant au buffet. — Tu n'en prends pas, toi?

ALFRED. — En revenant... (Il ouvre la porte de la rue.) A la vôtre, monsieur Julien.

JULIEN, machinalement. — Je vous remercie, Alfred.

Alfred sort. Martine prend dans le buffet une bouteille et des verres et les pose sur la table. Julien ne la quitte pas des yeux.

MARTINE, ouvrant la bouteille. — Ça va vous requinquer, ça, monsieur Julien.

JULIEN, brusquement, d'une voix changée. — Martine!... (Martine le regarde.) Pourquoi vous coiffez-vous comme ça?...

MARTINE. — Bien! c'est ma coiffure... Je vous en verse plein, n'est-ce pas?...

Elle remplit un verre.

JULIEN, qui la regarde toujours fixement. — Non, non, Martine, jadis vos cheveux bouffaient à droite, à gauche, au hasard. Ils n'étaient pas tirés comme maintenant.

MARTINE. — Ah! bien, s'il fallait garder toujours ses cheveux comme à quinze ans!... Avec la suie du fourneau, ce serait joli....

Elle pose le verre devant lui.

JULIEN. — Alfred ne vous a rien dit?... Il ne se rend pas compte?...

MARTINE. — De quoi donc?

JULIEN. — Et tous ceux qui vous entourent... Nicole?... Votre mère?...

MARTINE. — Maman? C'est elle qui m'a appris...

JULIEN, comme à lui-même, baissant la tête. — C'est vrai : c'est sa coiffure.

MARTINE, après un silence. — Vous allez donc repartir, monsieur Julien?... Ça a dû vous faire quelque chose quand vous avez revu la maison de votre grand'mère.

JULIEN, vivement. — Ah! vous comprenez cela!... Tout à l'heure j'ai eu un moment de découragement et je suis brusquement sorti. Ces dernières minutes sont toujours si pénibles... Pauvre grand'mère, demain nous serons repris par la vie. Le petit ne se souviendra même pas d'elle. Grand'mère, ce sera le passé... Le bonheur est cruel...

MARTINE. — Pourquoi dites-vous ça?

JULIEN. — J'ai tort... C'est peut-être un bien que le passé meure tout entier. (Il rêve un instant et puis la regarde.) Mais non, il ne meurt pas tout entier, n'est-ce pas?... N'est-ce pas, Martine?

MARTINE. — Je ne sais pas.

JULIEN. — Si vous pouviez sentir... Grand'mère a été mêlée à tant de gaieté... tant de fraîcheur... tant de jeunesse... C'est l'âge où j'étais un peu fou... Je le serai moins désormais... Grandchin, c'est un éclat de rire, c'est... c'est tant de choses...

MARTINE. — C'est à Grandchin que vous vous êtes fiancé...

JULIEN. — Ah! je me serais fiancé ailleurs aussi bien... Mais, à Grandchin, j'ai connu quelque chose qui n'existe pas ailleurs... (Il s'interrompt et soudain.) Qu'est-ce que je vous raconte là?

MARTINE. — Je ne sais pas, monsieur Julien.

JULIEN, après un silence, tout à coup. — Martine, il faut que je vous demande une chose. C'est indiscret, peut-être. Mais je voudrais savoir... (Après une hésitation.) Est-ce que vous êtes heureuse?... (Martine baisse la tête.) Vous ne dites rien... Vous ne voulez pas répondre?

MARTINE. — Qu'est-ce que vous voulez que je vous réponde?

JULIEN. — Est-ce que vous êtes heureuse avec Alfred?

MARTINE. — Mais oui, monsieur Julien.

JULIEN. — Oui?

MARTINE. — Pourquoi me regardez-vous de cette manière?... Est-ce qu'il fallait vous dire non?...

JULIEN. — Il faut me dire la vérité.

MARTINE. — Mais pourquoi me demandez-vous ça?

JULIEN. — ... C'est vrai... Pourquoi? (Un silence.) Vous allez être maman, Martine. Etes-vous contente?

MARTINE. — Je n'en sais rien...

JULIEN. — Quand le petit sera là, vous verrez, ça vous fera plaisir...

MARTINE. — On dit ça...

JULIEN. — Est-ce que vous en aurez d'autres?

MARTINE. — Il faudra bien...

JULIEN, après l'avoir regardée un instant. — ... Je voudrais savoir... autre chose... Moi, Martine, j'attache beaucoup d'importance... au souvenir... J'ai l'air un peu léger, oublieux, mais ce n'est qu'une apparence. Ce qui a laissé une trace en moi ne s'efface plus... Il y a un moment... où nous étions très amis... Vous vous rappelez? (Martine reste immobile, sans répondre.) Moi, je me rappelle... Je me rappellerai toujours...

Un silence.

MARTINE. — ... Vous... vous ne buvez pas votre petit verre?...

JULIEN. — Si... (Il trempe ses lèvres.) A quoi passez-vous vos journées, Martine?

MARTINE. — Oh! je ne perds pas mon temps... Entre le ménage, la cuisine, les bêtes... Et encore il n'y a pas grand travail aux champs l'hiver.

Digitized by Google